Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 30 (1922)
Heft: 4

Artikel: Les orfèvres Gély de Lausanne
Autor: Kohler, Pierre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-24397

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

30me année. N° 4 Avril 1922

REVUE HISTORIQUE VAUDOISE

LES ORFÈVRES GÉLY DE LAUSANNE

Suite et fin. — Voir 3me livraison, mars 1922.

(Avec planche.)

Marc Gély est né à Lausanne, à la Palud, le 9 décembre 1787. Charles Gély est né le 20 septembre 1789. Marc a commencé son apprentissage à Lausanne chez l'orfèvre Mercier (un descendant des fugitifs de Millau ?) en novembre 1804 ; il le termina le 31 décembre 1807 et travailla chez son maître comme rassujetti jusqu'en juillet 1808. Il en reçut ce certificat :

Je déclare avoir eu chez moi le bien estimable Monsieur Marc, fils de Monsieur Gély, venerable pasteur du Saint-Evangile et bourgeois de cette ville, âgé de vingt ans et demi, lequel a travaillé dans mon atelier d'orfèvrerie pendant quatre ans et demi consécutifs ; ses talents, son application, le plus heureux caractère et sa conduite distinguée sous tous les rapports le rendent infiniment recommandable ; c'est avec bien de la satisfaction que je lui donne ce témoignage justement mérité et que je l'accompagne de mes plus sincères vœux pour son bonheur.

Pour foi. Lausanne, Canton de Vaud 29 Juin 1808.

signé : A. P. Mercier,
orfèvre et bijoutier.

Charles Gély, de deux ans plus jeune que son frère, commença son apprentissage deux ans après lui, en 1806 ; nous ne savons précisément s'il eut le même maître ; cette notice est composée d'après les archives des descendants de Marc ; c'est pourquoi je donne plus de renseignements sur Marc, sans prétendre pour autant que l'aîné ait eu plus de talent que le cadet.

Les frères Gély ne se contentèrent pas des leçons de leur maître lausannois. Le temps était passé où les épices et drogues se conciliaient avec les métaux précieux. La famille, ébranlée par l'émigration, avait repris son assiette; les petits-fils avaient plus d'aisance, plus de culture, plus d'ambition et de liberté que leur grand-père, le joailler venu de Millau. Ils allèrent à Paris. Marc s'y rendit, en quittant l'atelier Mercier, en juillet 1808. Charles le rejoignit en avril 1809.

Marc Gély travailla successivement chez cinq orfèvres de Paris ; ses notes (il avait, heureusement, le goût des notes et petits papiers) nous apprennent qu'il quitta trois ateliers pour « faute d'ouvrage ». Les guerres de l'Empire avaient-elles déterminé une crise des industries de luxe? — En 1810, il est chez M. Biennais, orfèvre de l'Empereur. Une tradition orale rapporte qu'il travailla au berceau du roi de Rome. Il conserva une attestation écrite au dos d'une carte gravée. Au recto, entourant une vignette, cette raison sociale :

Orfèvre de S. M. l'Empereur et roi.

Biennais, tient fabrique d'orfèvrerie et de bijouterie ainsi que tous les ordres français et étrangers à Paris rue St Honoré, no 223. Au Singe Violet.

Au verso le certificat :

Je soussigné certifie, que le Sr Marc Gelly, natif de Lausanne en Suisse est entré dans mes ateliers comme Compagnon orfèvre depuis le 1er août de la présente année et qu'il y a bien

rempli ses devoirs, en foi de quoi Je lui ai délivré le Present, à Paris ce 12 Decembre 1810.

signé Biennais.

Vu pr légalisation à la ? des Tuileries à Paris le 15 Dec 1810.

Le commissaire de police

?

Marc Gély fit un stage au laboratoire de l'Inspecteur général des essais, à l'Hôtel des Monnaies, dès le 15 juillet 1811 et à la Monnaie même jusqu'au 6 novembre 1811. Le même mois, il rentra chez son dernier patron, M. Lebrun et resta chez lui jusqu'en février 1813. Avant de quitter Paris, il se fit donner des attestations de l'Inspecteur des essais et du Directeur des Laboratoires de l'essayeur général des monnaies.

Charles Gély travailla dans les ateliers de sept orfèvres (ou joaillers ?) parisiens, seul ou avec son frère. Il fut aussi, par exemple, chez Biennais et Lebrun. Il compléta ses études pratiques en prenant des leçons du tourneur Vivien pour apprendre à tourner l'argent. Vraiment les deux frères n'épargnèrent ni temps ni peine pour devenir maîtres de leur art. Avec un peu de goût naturel, et ils en avaient certainement, ils étaient prêts à faire de très belle argenterie style Empire.

Ils rentrèrent à Lausanne. L'établissement sous la raison *Frères Gély* commença le 2 août 1813 dans la maison Dautun, Montée de Saint-François 2, puis fut transféré dans la maison Gély, place de la Palud 23, le 27 janvier 1814. M. A.-P. Mercier, le premier maître de Marc, remit aux frères Gély la suite de son commerce d'orfèvrerie et le ministre Dautun leur vendit les outils de feu son père qui avaient été loués à M. Mercier. Les deux frères conclurent un traité d'association en bonne forme le 1er août 1814.

Ils remirent leur atelier, après trente-trois ans d'activité, le 1er novembre 1846, à M. Hofer, leur ouvrier. Celui-ci

quitta la maison de la Palud le 2 juillet 1847. Son fils, M. Gustave Hofer a pratiqué l'orfèvrerie, à la rue de Bourg, jusqu'en 1918. Il a conservé les outils des Gély, ainsi que des modèles en métal et de très beaux dessins de ces excellents artisans [1].

Nous ne manquons pas de précisions sur l'origine et sur la fin de la maison des frères Gély. Nous sommes beaucoup moins bien renseignés sur l'existence de leur atelier et le développement de leurs travaux.

Il semble bien que les Gély aient été plus artistes que commerçants, qu'ils aient eu quelque peine à se séparer des belles pièces qu'ils avaient dessinées, tournées, martelées, et décorées de frises ciselées ou de figurines estampées en bas-relief [2]. Leur atelier de la Palud ouvrait sur une cour au levant ; le foyer pour forger le métal s'est conservé longtemps dans cette pièce après la dissolution de l'établissement Gély ; la boutique de vente donnait sur la place de la Palud. Il est probable qu'une partie des ouvriers (8 semble-t-il) travaillaient à la tâche à domicile.

Marc Gély n'a pas conservé, dans ses archives si méticuleusement ordonnées, les papiers d'affaires de l'atelier d'orfèvrerie ; peut-être les a-t-il laissés aux mains de son frère qui paraît ne s'être retiré qu'après lui ; peut-être ces documents ont-ils été transmis au successeur des frères Gély. Quoi qu'il en soit, l'absence presque complète de ren-

[1] Il avait bien voulu exposer ces dessins à l'Hôtel de Ville pour l'Assemblée du Vieux-Lausanne. Plusieurs propriétaires avaient prêté pour cette occasion leur plus belle argenterie Gély.

[2] Le Musée du Vieux-Lausanne tient de Mme Jaccard-Gély une abondante collection de modèles en cuivre estampé de l'atelier Gély ; ce sont des épreuves des pièces ornées, anses, goulots, pieds, boutons de couvercles, et des figurines d'ornementation appliquées sur de nombreux travaux des Gély. Ces ornements étaient frappés au balancier. Une partie des participants à l'Assemblée du Vieux-Lausanne ont pu manier ces objets et entendre un homme de l'art en expliquer la technique après la séance.

seignements techniques dans les notes de l'aîné des deux orfèvres s'explique, nous le verrons tout à l'heure, par son inclination vers d'autres intérêts et confirme ce que nous dirons de sa prédilection pour d'autres objets. Le document le plus instructif que nous retrouvions sur l'atelier Gély se lit dans le *Rapport à la Société vaudoise d'utilité publique sur l'exposition des produits de l'industrie suisse qui a eu lieu à Lausanne en 1833* [1].

On ne peut parcourir ce volumineux rapport suivi d'un catalogue, sans sourire, tant le style sinueux en est désuet, tant cette exposition industrielle cantonale, comparée à nos comptoirs et foires, fait figure de petite personne vieillotte, étriquée et rustique. Quel développement en moins d'un siècle, sinon quel progrès ! Nous ne regretterons pas, au chapitre des arts, le tableau dessiné en coquilles par une dame anonyme de Lausanne et qui représentait une ruine ; ni le carton fait par M. Georges Nicole, âgé de 9 ans, à Lausanne; ni le joli tapis pour console de Mme Desponds de Cossonay : « il est de casimir couleur café au lait, brodé et nuancé en laine, portant un dessin de nids d'oiseaux aux coins, et au milieu une couronne entourée de papillons ». Messieurs les commissaires ont la gravité tatillonne de ceux qui voient sur le même plan les enfantillages et les œuvres fécondes et qui, pressentant l'ouverture d'un monde nouveau, font l'inventaire des brins d'herbe de l'enclos où ils ont grandi. C'est « la méthode des petites choses [2] ». Nous en sommes-nous bien purgés ? Mais peut-être est-ce nous qui avons tort de distinguer d'abord dans cet étalage, du reste fort incomplet, des produits de nos arts et métiers

[1] M. G.-A. Bridel m'a signalé et prêté ce volume avec son obligeance accoutumée.

[2] « Dans ce pays la méthode des petites choses dispose de tout, même chez les hommes les plus spirituels », écrivait Mme de Staël à Auguste Pidou, en 1816.

en 1833, les traits surannés qui prêtent à sourire. Admirons plutôt les forgerons de charrues, les taillandiers, les ouvriers sur bois ; les potiers d'étain, ces frères Lacombe si entreprenants et de si bon goût ; et, à défaut des horlogers et bijoutiers du Jura et de Genève qui s'étaient presque tous abstenus d'envoyer leurs ouvrages au Casino de Lausanne, admirons avec le Rapport, les pièces des orfèvres Gély. Les travaux de tous ces artisans sont les germes de notre grande industrie. Le bon aloi de leurs produits, la facture sans défaut et la beauté de certaines de leurs œuvres nous offrent un fruit parfait. Il n'y a pas d'aboutissement ni de point de départ dans l'enchaînement des efforts humains ; ou plutôt la perfection finale d'un art et la conception d'une activité nouvelle se peuvent rencontrer au même anneau de la chaîne sans fin...

ORFÈVRERIE

Cette industrie n'est point restée en arrière en Suisse. Berne et Lausanne tiennent sans contredit le premier rang pour l'orfèvrerie : c'est de ces deux villes que sortent la plupart des ouvrages qui sont exportés à l'étranger. Berne n'a rien envoyé pour l'exposition ; mais Lausanne a produit des échantillons qui font voir à quel haut degré de perfection la fabrication des pièces d'argenterie est parvenue aujourd'hui.

MM. les *frères Gély,* place de la Palud, à Lausanne, ont enrichi l'Exposition de plusieurs ouvrages fort remarquables.

Leur atelier existe dans cette ville depuis 1813, et dès lors leur fabrication et leur commerce ont pris une assez grande extension. Cependant, depuis l'invention des bronzes, des ouvrages en tôle et en cristaux, il s'est fait beaucoup moins de vaisselle et de grandes pièces en argent, et l'orfèvrerie a souffert en cela ; mais en revanche, il se fait actuellement beaucoup plus de services de table, et cet article est celui qui soutient principalement la fabrication.

MM. Gély ont donné à la majeure partie des ouvrages qu'ils ont exposés, la forme ovale comme étant la plus gracieuse, et en même temps la plus difficile à obtenir. Nous devons dire ici que cette difficulté a été parfaitement vaincue par leur habileté ;

car nous ne croyons pas que l'on puisse trouver des formes mieux rendues et des assemblages mieux dissimulés.

Ils n'ont envoyé à l'exposition que de grandes pièces, voulant démontrer au public que l'on peut se passer de l'étranger pour de tels ouvrages, ce dont quelques personnes doutent encore.

Leur grande *soupière* est remarquable par la pureté du métal, par son ovale parfait et par la manière dont le couvercle s'y adapte.

La *théière,* le *sucrier* et la *corbeille* frappent par leurs belles proportions et par la netteté de leurs ornements, qui sont du meilleur goût.

MM. Gély ont apporté aux *cafetières à filtre* un perfectionnement qui nous paraît devoir être signalé ici... [1]

Nous avons eu un fort grand plaisir à voir par nous-mêmes les détails de la fabrication de ces belles pièces, exécutées en entier dans l'atelier de MM. Gély.

Ces Messieurs possèdent une collection considérable de modèles ou moules en cuivre pour les ornements, ensorte qu'ils pourraient fabriquer des ouvrages plus beaux encore que ceux qu'ils ont exposés à Lausanne, si ces ouvrages leur étaient demandés. Mais on conçoit qu'une industrie de luxe comme l'orfèvrerie ne puisse pas prendre tout son développement dans une république où il n'y a ni cour ni beaucoup de grandes fortunes ; et, d'un autre côté, l'exportation présente tant de chances défavorables dans cette branche d'industrie, qu'il faut y penser à deux fois avant de diriger de ce côté-là l'écoulement de ses produits [2].

[1] Ce perfectionnement, longuement décrit (la *Société d'utilité* voulait que son rapport fût instructif et stimulant pour l'industrie), consistait à introduire le filtre dans le récipient au lieu de le placer sur l'ouverture.

[2] Dans le *Catalogue* de l'exposition annexé au rapport, voici la rubrique des Gély :

« *MM. Gély* frères, orfèvres à *Lausanne*

Une soupière ovale, pesant	93	onc.	20	den.
Une corbeille ovale,	30	»	5	»
Une théière ovale,	22	»	28	»
Un plateau pour la théière,	8	»	14	»
Un sucrier et son couvercle,	20	»	5	»
Un plateau pour le sucrier,	9	»	4	»
Une cafetière à filtre,	33	»	14	»
Un pot à crême, riche,	17	»	2	»

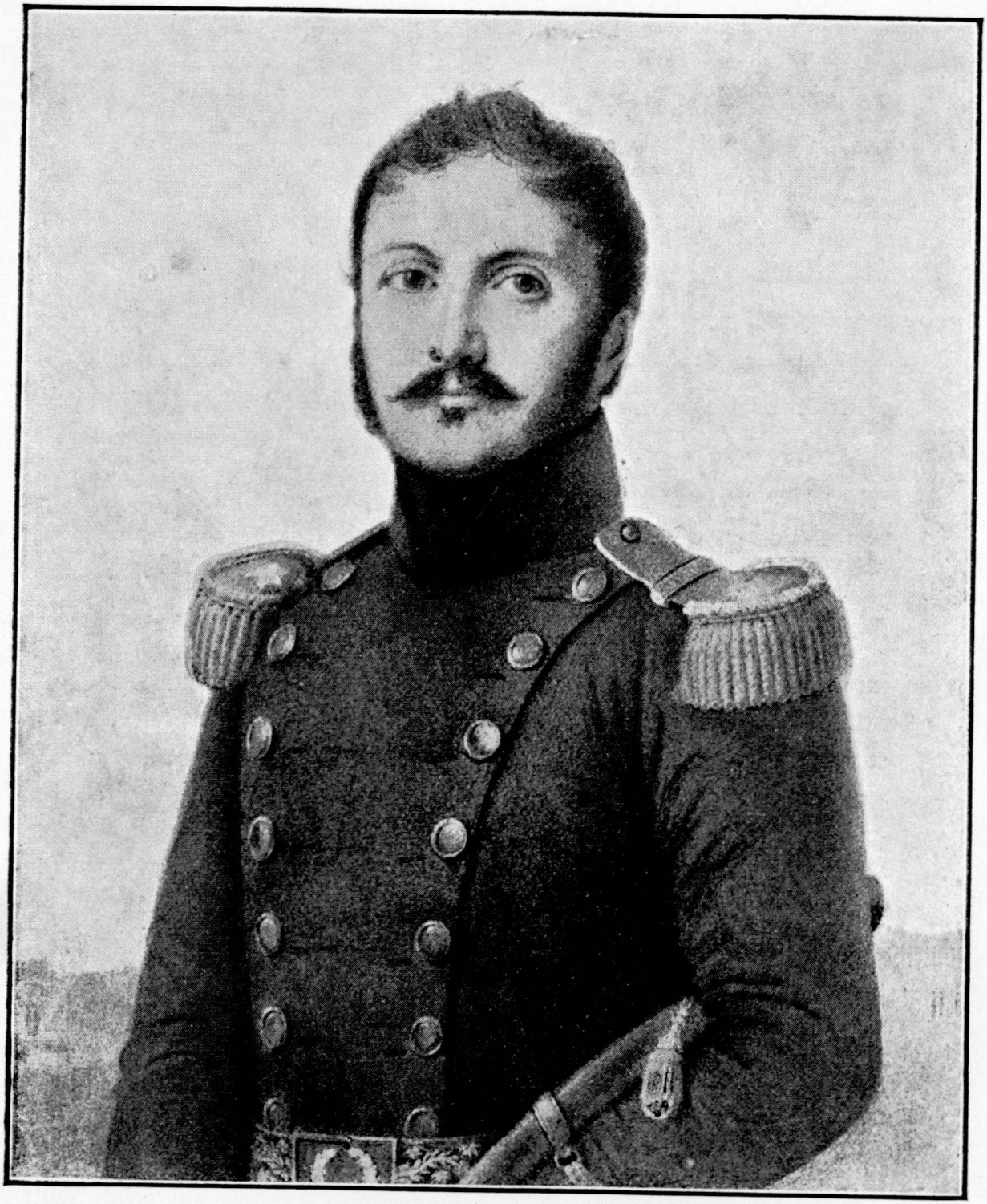
Le tout en argent. »

Les orfèvres Gély avaient peu d'émules à Lausanne, si, comme on peut le supposer, les principaux ateliers de cette ville avaient participé à l'exposition de 1833 ; peu d'émules et point de rivaux, si le rapport est un témoin fidèle [1]. En nous révélant la concurrence que des produits industriels, bronzes ou tôle, ont commencé de faire à la grande vaisselle d'argent, ce précieux rapport nous permet de fixer entre 1815 et 1830 la plus active prospérité et la plus belle production de la maison Gély ; c'est probablement à cette période de trois lustres, coïncidant avec une époque si bien déterminée de notre histoire, que se rattachent la plupart des belles pièces portant au revers de leur base ou de leur couvercle la marque « F. GÉLY ». A moins que, et c'est peu probable, l'exposition de 1833 n'ait eu l'heureux effet de ranimer la vente et la fabrication.

* * *

S'il valait la peine d'écrire l'histoire de l'orfèvrerie Gély, et seul un homme spécialement compétent pourrait l'entreprendre, il faudrait se fonder sur l'étude des pièces qui sont sorties de l'atelier de la Palud.

[1] M. F. Lecomte, Place de la Palud, a exposé une grande coupe en argent ; MM. Vasserot et fils, montée de la Palud, ont envoyé trois aréomètres ou pèse-liqueurs en argent ; M. C.-Frédéric Jaques, montée de la Palud, a exposé deux pipes en écume de mer, garnies en argent. C'est tout, et ces objets sont décrits en quelques lignes. D'autres artisans de Lausanne avaient-ils boudé l'exposition ? Il est certain que ceux des autres villes romandes s'étaient abstenus. Les « considérations générales » qui terminent le rapport mettent en lumière la résistance des artisans et industriels vaudois à l'idée même de l'exposition. La plupart ne se sont décidés à faire un envoi que lorsqu'ils ont vu les premiers envois mis en place. Sur 187 exposants du canton, 124 appartenaient au cercle de Lausanne. Certaines branches de production n'étaient pas représentées du tout. Le rapport le regrette. Mais les organisateurs avaient exclu eux-mêmes des produits qui nous paraissent indispensables au succès d'une exposition suisse moderne : « l'agriculture, les professions qui s'exercent à la fabrication des aliments, et plusieurs autres n'y trouvent pas commodément leur place, à raison de la nature ou du volume de leurs produits ». *Rapport*, p. 162.



Le Colonel Marc GÉLY,
Inspecteur général des milices vaudoises,
1787-1871.

D'après un portrait par Arlaud.

Paris avait donné aux Gély ce que cette ville pouvait presque seule donner aux ouvriers d'art : la perfection du style et du goût. Mais il est possible que cet avantage n'ait pas été sans contre-partie. Les Gély ont fait à Lausanne de belle argenterie. Mais se distingue-t-elle de celle des orfèvres de Paris ? Leur art présente-t-il quelque caractère local ou individuel ? Un expert seul pourrait l'établir. L'argenterie Gély ne mériterait à notre avis une étude poussée, une notice illustrée, que si, comme la porcelaine de Nyon par exemple, elle se distinguait de la production contemporaine par des traits caractéristiques. Il est vrai que la perfection du travail, la beauté de la forme et de la décoration suffisent à lui conférer une valeur durable. Il est vrai aussi que les porcelainiers de Nyon demandaient à la France et aux pays d'Allemagne des ouvriers et des modèles.

* * *

Sans discerner si l'un des frères Gély eut plus de part que l'autre au succès des travaux qu'ils signaient en commun, il est possible cependant de conjecturer que l'aîné, Marc, fut plus développé, plus entreprenant, peut-être plus artiste, et que ces supériorités purent lui assurer la prééminence. Il est en revanche probable que Charles Gély fut plus assidu. Un coup d'œil sur la vie de Marc Gély nous montre en lui le modèle des hommes qui ne s'enferment pas dans le cercle rigoureux du travail professionnel et qui ont du temps pour tout ce qui vient les en distraire. Bon citoyen, comme on l'est dans les petites démocraties, il ne refusa pas les mandats publics, les charges ni les grades. Il entre au Conseil communal de Lausanne en 1821 et y siège, avec quelques interruptions, jusqu'en 1855. Il est Municipal de 1830 à 1832. On lui confie naturellement les fonctions qui exigent les connaissances techniques qu'il possédait. En 1827 et 1828, il est intendant provisoire des monnaies, pour la

frappe des monnaies académiques, puis il exerce l'inspection des ateliers monétaires pour la refrappe des monnaies, jusqu'en 1831.

Ces emplois civils sont peu de chose en regard de sa carrière militaire ; ce furent surtout les milices qui le disputèrent à l'atelier. Il fut un des chefs distingués de l'ancienne armée vaudoise. Officier en 1808, aide major d'élite en 1820, capitaine en 1823, commandant d'arrondissement du 3me arrondissement militaire en 1832, Marc Gély fit plusieurs campagnes, qui n'eurent à vrai dire rien d'épique. Les affaires de Neuchâtel, en 1831, le mirent deux fois sur pied avec des troupes vaudoises. De septembre à novembre, il prend part à l'intervention fédérale à Neuchâtel, comme aide-major du bataillon Lardy, de la division du colonel Forrer. En décembre de la même année, quand il s'agit de couper court à l'équipée de Bourquin à Yverdon, le major Gély est aide de camp du colonel de la Harpe. En février 1834, le Conseil d'Etat lui confie le commandement en chef des troupes mises sur pied pour parer à l'entreprise des réfugiés polonais contre la Savoie [1]. Le 10 avril 1835, le colonel Marc Gély est nommé Inspecteur général des milices vaudoises. Il en exerçait les fonctions depuis quelque temps déjà, remplaçant à ce poste le général Guiguer de Prangins, qui lui témoigna son estime en lui offrant une paire de pistolets. Le colonel Gély resta à la tête de l'armée vaudoise pendant dix ans [2]. Il donna sa démission le 26 février 1845, à cause de la révolution.

[1] J'ai cité des documents officiels et des lettres privées sur cette affaire des Polonais, à l'Assemblée du Vieux-Lausanne. Mais il n'y a pas lieu de développer ici cet épisode.

[2] Lui qui a pris note de tous ses services actifs n'a pas mentionné dans ses papiers la mise sur pied de 1838 lors de l'affaire de Louis-Napoléon. Je ne sais comment expliquer cette lacune. Etait-il malade alors ?

Cette carrière, sans gloire mais non sans mérite, implique beaucoup de travaux, d'exercices, d'absences. On se représente mieux le colonel Gély, à cheval, passant une revue, que l'orfèvre Gély dessinant, ou courbé sur l'établi. Son mariage avec Mlle Nancy Mestrezat [1], de Vevey, plus encore peut-être que le succès de son industrie, assurait à Marc Gély une assez large aisance. Il en usait. Il avait de bons chevaux et note, dans la liste de « quelques événements à conserver le souvenir » l'achat, la revente ou la mort de son premier cheval (Polonais), de sa belle jument, de son grand gris, d'un cheval pour sa fille Laure. Il recevait bien ses amis. Il élevait bien ses enfants. Un portrait de lui par Arlaud nous montre son visage rond et plein avec des favoris noirs, le regard droit et vif, les lèvres charnues. Il porte le frac bleu avec des épaulettes d'or, un ceinturon à boucle ciselée [2]. Son sabre recourbé est orné d'une poignée de cuivre qui sort certainement de l'atelier Gély : une tête d'aigle qui serre dans son bec un serpent tordu. La profession civile et la carrière militaire s'étaient conciliées au moins en cette circonstance.

Une note, malheureusement énigmatique, de Marc Gély, donne à croire qu'il avait rompu en 1840 déjà l'association qui le liait à son frère. Il paraît cependant probable qu'il continua, peu ou prou, à collaborer aux travaux de la maison Gély jusqu'à la reprise par M. Hofer, en 1846. Pourquoi se retirait-il définitivement des affaires au lendemain de sa retraite de l'armée ? Il n'avait que cinquante-neuf ans.

[1] Née le 21 septembre 1784, morte le 3 juin 1838. Elle épousa Marc Gély le 2 janvier 1817.

[2] Ce portrait aux crayons de couleur («Xérographie — Par Arlaud, 1838») que reproduit notre planche, appartient, ainsi que tous les documents inédits cités dans cette étude, à la petite-fille de Marc Gély, Mme A. Kohler-Jaccard. L'uniforme du colonel Gély est maintenant exposé au Musée du Vieux-Lausanne, auquel il a été donné par Mme et M. Alfred Kohler.

Un drame de famille explique peut-être son renoncement. M. et Mme Gély eurent une fille et deux fils. Le premier fils, Alfred, était mort à l'âge d'onze ans, jetant sa mère dans la mélancolie. Le second fils, Edouard, qui avait le don du dessin, alla étudier l'architecture à Paris. Son père lui écrivait avec sollicitude, non sans esprit ; il lui raconta par lettres tout le petit drame de la révolution de quarante-cinq. Un jour, en février 1846, Marc Gély reçut des nouvelles alarmantes de la santé de son fils. Il prit la première diligence pour Paris. Quand il arriva, le jeune homme, emporté par la typhoïde, était enterré au cimetière Montmartre.

Marc Gély se retira donc, se résignant à une longue mais verte vieillesse. Il mourut en 1871 dans sa maison de la Palud, quelques jours avant l'entrée des internés de l'armée Bourbaki.

Son frère Charles, atteint d'une maladie qui avait ébranlé ses facultés, était mort au mois de juin 1860.

Pierre KOHLER.